

Les Mafias, puissances singulières  
**Xavier Raufer**

Sommaire

**I - Les mafias, les vraies**

**II - La finance mafieuse, ou l'exigence du monopole**

*L'avenir : les banques-pirates ?*

**III - Europe : les points forts des Mafias du mezzogiorno**

*Alliances internationales :*

*Déploiement dans la CEE :*

*Doigté politique :*

*Finances :*

*Renseignement :*

*Système de riposte diversifié :*

**I - Les mafias, les vraies**

Les superpuissances criminelles, les vraies, sont fort peu nombreuses. Stricto sensu, il n'y en a que deux au monde : Cosa Nostra en Sicile et les Triades dans le monde chinois. Bien plus que des gangs, ces entités apparues dans des sociétés archaïques sont des Etats dans l'Etat, disposant de territoires, de populations assujetties, de lois, de forces armées. Par dessus tout, elles sont dressées à survivre, à durer dans les conditions les plus difficiles; au milieu des pires déchaînements de la répression. Comme le dit Giorgio Bocca <sup>1</sup> "la famille mafieuse ne s'éteint jamais. Vous en arrêtez deux, trois mais la famille reste et si les enfants ne suffisent pas, elle coopte des hommes plus audacieux, elle leur donne ses filles pour épouses". Cosa Nostra en Sicile, la Ndrangheta en Calabre, la Camorra en Campanie ont résisté à vingt ans de fascisme; elles ont survécu. Les grandes Triades sont passées à travers plus de quarante ans de communisme, dont dix de maoïsme déchaîné en une "Révolution culturelle" qui a fait des dizaines de millions de victimes; elles aussi ont survécu. Enfin, les mafias ont un champ d'action d'étendue planétaire et ont dépassé de longue date le stade de la puissance régionale, qui est encore celui les grandes sociétés criminelles turques, ou même les Yakuza japonais.

Champ d'action planétaire : avant la seconde guerre mondiale, Cosa Nostra avait encore pour ressource majeure le contrôle du marché de la glace à rafraîchir et son trafic international le plus lucratif était celui du café avec Malte. Depuis le début de la décennie 80, les "maxi procès", les confessions des repentis, des centaines d'enquêtes, de vérifications et de recoupements ont permis d'acquérir la certitude que la seule mafia sicilienne, à peine plus de 150 "familles", avait implanté des bases d'action, des cellules mafieuses ou des sociétés-écran dans près de 40 pays des cinq continents. Europe; Allemagne, Autriche, Belgique, Bulgarie, Espagne, France, Grèce, Grande-Bretagne, Italie, Lichenstein, Malte, Pays-Bas, Portugal, Suisse, Yougoslavie; Proche-orient, Liban, Turquie; Afrique, Afrique du Sud, Guinée-Bissau, Kenya; Amérique du Nord, Canada, Etats-Unis; Antilles, Aruba, Cayman, Haïti, Iles Vierges, Porto-Rico, République Dominicaine; Amérique latine, Argentine, Brésil, Mexique, Paraguay, Venezuela; Asie, Hongkong, Pakistan, Seychelles, Thaïlande; Océanie, Vanuatu.

---

<sup>1</sup> Giorgio Bocca "L'enfer : enquête au pays de la mafia", Payot - Documents, 1993 Parmi les livres récents sur les mafias, on doit également lire : Fabrizio Calvi "L'Europe des parrains - la mafia à l'assaut de l'Europe", Grasset 1993; Pino Arlacchi "Les hommes du déshonneur" Albin-Michel; bien que publié en 1986 "Mafias & Cies - l'éthique mafiosa et l'esprit du capitalisme", également d'Arlacchi, aux Presses Universitaires de Grenoble, reste indispensable.

Chose difficile à concevoir pour qui n'est pas né à Palerme ou à Hongkong, une mafia n'a rien à voir avec la criminalité banale, comme nous la connaissons dans la CEE, Italie exceptée. Un gang ordinaire est un rassemblement temporaire de malfaiteurs sous l'égide d'un chef. Celui-ci tué ou incarcéré, la bande se disperse. Une mafia, elle, est une entité permanente, structurée de façon à être quasi-indestructible; à fonctionner en l'absence temporaire ou définitive d'un dirigeant. C'est en réalité une société secrète, cloisonnée et hiérarchisée, dotée de règles rigides dont on ne dévie qu'au péril de sa vie. On rejoint un gang par copinage, mais on entre dans une mafia par cooptation familiale, clanique ou ethnique, après un rituel initiatique qui, dans le cas sicilien, est presque le même pour toutes les "familles", de la Sicile aux Etats-Unis.

Quoi de commun, donc, entre un gang classique et la moins structurée, même, des grandes mafias italiennes, la Camorra ? La Camorra et ses 90 clans, ses 5000 hommes en arme dans la région de Naples ? La Camorra qui contrôle un Loto et un Pari mutuel clandestins; le trafic des cigarettes et des stupéfiants; le marché du ciment et celui des ordures ménagères; les adjudications truquées de marchés publics; la Camorra qui se lance désormais dans le trafic d'armes à grande échelle avec les Balkans ? La Camorra dont les capi vivent dans des cités souterraines blindées, enfouies sous les taudis des quartiers misérables, telle celle que décrit un juge du tribunal local : plus de vingt pièces, l'air conditionné, circuit fermé de surveillance par caméras et écrans de contrôle; manoeuvre télécommandée des sas d'accès; garage pour 6 véhicules, résidence privée, armurerie, stand de tir (diurne ou nocturne) et laboratoire de cambriolage, avec tous les derniers modèles de serrures du marché. La Camorra, où la fortune du seul capo Carmine Alfieri est estimée à près de 5 milliard de francs ...

Seconde différence majeure avec un gang ordinaire : une mafia contrôle impitoyablement un territoire. Craignant l'arrivée des communistes à Hongkong en 1997, les Triades n'en attendent pas moins le dernier moment pour faire émigrer leurs états-majors, tout en donnant aux autorités de Pékin assez de gages de bonne volonté pour ne pas avoir à partir. Et elles ont de bonnes raisons pour s'incruster : Hongkong est le seul port en eau profonde de tout le flanc sud de la Chine en plein boom économique, à proximité immédiate des "zones de développement spécial". En 1991, ses quelques dizaines de kilomètres carrés ont vu passer 22 113 cargos de grande capacité, 21 465 navires de taille moins importante, 54 972 avions de ligne, 35 millions de voyageurs et 102 millions de tonnes de fret : allez trouver ailleurs un tel paradis pour la contrebande et le trafic.

Quant à Cosa Nostra, elle est chez elle en Sicile, reconnaissent les policiers italiens; dans l'île, l'Etat, le gouvernement de Rome ne sont que des touristes. La preuve : elle n'assassine que sur ses terres - en moyenne 500 personnes par an. La plupart du temps dans la région de Palerme, sanctuaire et épice du système mafieux - 600 000 habitants, 67 "familles" recensées - parfois dans le reste de la Sicile. Jamais au-delà, alors qu'elle aurait parfaitement les moyens de le faire. Ses chefs, les "capi", ne s'exilent jamais. Salvatore "Toto" Riina, dirigeant incontesté de la quinzaine de chefs de clan qui composent la Commission interrégionale, ou coupole, vit "clandestinement" à Palerme pendant vingt-trois ans, avant d'être arrêté le 15 janvier dernier, à Palerme comme il se doit. Au plus fort de la vague répressive qui suit l'assassinat de Falcone et Borsellino, l'avocat de Riina déclare publiquement qu'il voit souvent son client à Palerme même. Message adressé aux dix à quinze mille "hommes d'honneur" de l'île : le chef est parmi vous. Tout va bien. Et gare à ceux qui molliraient...

Sur les territoires mafieux, une symbiose à peu près parfaite s'élabore entre entités criminelles, appareil politique et société civile. Avant-même son premier mandat, l'apprenti-politicien sicilien sait que sa carrière dépend de Cosa Nostra. Les mauvaises têtes n'ont pas un sou en caisse, leurs imprimeurs sont surchargés de travail, aucune salle de réunion n'est disponible durant leurs campagnes... Il en faut rarement plus : l'audacieux se fait sagement oublier. Tout sourit, en revanche, à qui a l'échine souple : finances florissantes, militants dévoués, dythirambes publiés dans la presse régionale à la "suggestion" d'amis dévoués. S'agit-il de maintien de l'ordre ? Les Triades se font un plaisir d'aider la Police Royale de Hongkong à mater les émeutes maoïstes de 1967-68; elles en profitent pour soudoyer et recruter un bon tiers des policiers, que les autorités locales mettront dix ans à détecter et licencier.

Sur les terres mafieuses, enfin, la bonne société n'est pas épargnée. Recherché par toutes les polices d'Italie, Savino Parisi, un capo de la mafia des Pouilles, contrôlant le narco-trafic à Bari, finit par être arrêté début janvier 1992 ... dans la tribune d'honneur du stade San Siro à Milan : au milieu d'un parterre d'excellences, il assistait au match de football Bari-Milan. Avant de s'éclipser discrètement vers Taiwan en 1977, les frères Ma, deux caïds de l'héroïne de Hongkong, font partie des cercles les plus huppés de la Colonie : Ma Sik-Gou, du Royal Jockey Club et Ma Sik-Chun, du comité de patronage des Boy-Scouts... Incrustées dans la société locale, durables au point d'être à ce jour indestructibles, les mafias sont d'un total opportunisme dans le choix de leurs activités illégales. On les a vues successivement s'engager dans le racket et l'extorsion de fonds, les enlèvements crapuleux, la contrebande de cigarettes, la corruption massive d'élus ou de fonctionnaires, le truquage d'adjudications d'Etat, la production et le trafic de narcotiques, la prise de contrôle d'établissements financiers-pirates servant à recycler les narco-devises et autres profits illégaux, la manipulation frauduleuse d'argent plastique (cartes de crédit, etc.), la fraude aux subventions de la CEE pour Cosa Nostra et la piraterie maritime pour les Triades. Elles commencent

à t ter de la criminalité écologique (trafic de déchets) et de la manipulation de marchés boursiers; demain ce sera le détournement d'aide humanitaire, le trafic d'organes humains et de produits sanguins. Après-demain, les mafias tenteront, à partir des fortunes déjà blanchies, de s'assurer le contrôle de groupes immobiliers, ou de grandes sociétés de travaux publics, ou encore - pourquoi pas ? - d'entreprises de sécurité privée.

Dernière caractéristique - majeure, vitale - des mafias : leur capacité à disparaître dans le paysage et la difficulté qu'éprouvent par conséquent les sociétés civiles des pays où elles sévissent à imaginer leur existence même. Aux Etats-Unis, la "coupole", gouvernement central de Cosa Nostra, fonctionne pendant vingt ans sans que le FBI soupçonne son existence. Ce n'est qu'en 1992 que l'éminent sociologue italien Pino Arlacchi, expert réputé de la criminalité de niveau stratégique, commence à croire à l'existence d'une Mafia organisée, structurée, hiérarchisée, dotée d'une centrale de commandement efficace. En 1983, il écrivait encore : "Contrairement à ce qui est suggéré par une grande partie des publications littéraires et journalistiques, il n'existe pas et n'a jamais existé d'organisation criminelle secrète, hiérarchisée et centralisée appelée "Mafia", "Ndrangheta" ou "Honorable société", dont les membres seraient liés les uns aux autres par des serments de fidélité mutuelle et d'assistance conclus au cours de ténébreuses cérémonies". Avant d'avouer, 9 ans plus tard "La mafia, contrairement à ce que j'ai longtemps soutenu, ainsi d'ailleurs que la quasi-totalité des spécialistes de la question, est sans aucun doute aussi une organisation formelle"<sup>2</sup>.

En 1983 toujours, Virgil Peterson, l'un des criminologues les plus prestigieux des Etats-Unis - il a été directeur de la commission criminalité organisée de la ville de Chicago et a participé à la commission présidentielle américaine sur les sociétés mafieuses - écrit ce qui suit : "Un mythe persistant veut que Cosa Nostra américaine soit contrôlée par une mafia sicilienne mystique et vaguement romantique avec ses rites initiatiques où l'on fait couler le sang, où l'on tient une image enflammée entre ses mains et où l'on prête serment"<sup>3</sup>. Or à ce moment, Cosa Nostra est active sur le continent américain, sous sa forme hiérarchisée, depuis 90 ans. Et la cérémonie initiatique existe bel et bien, dans toutes les familles des Etats-Unis, sous la forme ironiquement décrite par Peterson.

Mais cela, il faudra attendre octobre 1989 pour en avoir la preuve. Le 29 de ce mois là est en effet une date historique pour la criminologie : le FBI de Boston parvient à enregistrer in extenso un rituel d'initiation organisé par une "famille" de Cosa Nostra américaine; une grande première mondiale, Ce soir là, la banale maison du 34 Guild street, dans la ville de Medford, Massachusetts (une banlieue de Boston) héberge le "capo" Raymond Patriarca Jr. son "consigliere", quatre de ses "chefs de dizaine" et dix de leurs "soldats". La "famille", dont le territoire s'étend entre Providence, Rhode Island et les faubourgs de Boston, est réunie pour accueillir quatre nouveaux venus. Toute la cérémonie d'initiation est enregistrée<sup>4</sup>. Les bandes sont presque parfaitement audibles. La très sourcilieuse justice américaine déclare les enregistrements légaux, ayant valeur de pièce officielle de justice. Nous sommes à la fin de l'année 1989, rappelons-le : Pour la première fois de son histoire, le FBI dispose des preuves légales de l'existence de Cosa Nostra, organisation criminelle secrète. Au passage, le Bureau a pu vérifier que la petite histoire vient souvent égayer la grande, celle qui porte un grand H. Parmi les "initiés" de Medford figure en effet un condamné à perpétuité pour meurtre, en permission de sortie de 24 heures. Humour noir ? Inconscience ? L'homme a donné comme motif de sa demande de sortie : "affaire de famille"...

## II - La finance mafieuse, ou l'exigence du monopole

Début 1993, deux nouvelles viennent coup sur coup semer l'inquiétude dans la communauté financière internationale; elles émanent d'Allemagne et du Venezuela, deux pays pourtant honorablement connus sur les places mondiales. En février, on apprend que le Venezuela, qui ne possède aucune loi sur le blanchiment, est désormais le plus grand centre de recyclage de narco-devises d'Amérique latine. En 1992, l'addition du trafic de cocaïne - 200 tonnes dans l'année - et du recyclage dépassait 1,3 milliards de dollars; et constituait la seconde sources de devises du pays après le pétrole. En mars, Bernd Schmidbauer, coordinateur des services spéciaux auprès du chancelier allemand publie un rapport sur les finances de la grande criminalité organisée en Allemagne et en Europe. Il y estime à plus de 1100 mil-

<sup>2</sup> Voir "Mafias & Cies" et "Les hommes du déshonneur", op. cit.

<sup>3</sup> "The Mob", Greenhill Press, 1983.

<sup>4</sup> "The mafia initiation tapes" transcription officielle; Dell publishing, NY, sept. 1992.

liards de francs le total des narco-devises blanchies en Europe au moyen de techniques sans cesse perfectionnées. Ce rapport s'achève par l'annonce d'une "énorme augmentation des capitaux détenus par les syndicats du crime" et le diagnostic d'une "infiltration des économies occidentales par la création de milliers de sociétés contrôlées par les bandes mafieuses".

Des nouvelles qui n'inquiètent cependant pas tout le monde : plusieurs dirigeants de banques fort distingués nous ont expliqué d'un ton blasé que ces sommes en apparence énormes représentaient finalement bien peu de choses; qu'en 1992, le volume quotidien des échanges commerciaux internationaux, c'était 1000 milliards de dollars sur 24 heures et que pour l'année 1993, la valeur du commerce mondial atteindrait sans doute 8000 milliards de dollars - vingt fois plus qu'en 1950. Alors, la Mafia là dedans, avec ses quelques malheureux milliards de francs...

Mais les 7 chefs des Etats les plus développés de la planète, dont la réunion au sein du "G 7" constitue désormais une sorte de directoire économique mondial, ne semblent pas partager l'ironique condescendance de ces quelques grands financiers. Depuis quatre ans, en effet, les experts qui les entourent ont tiré la sonnette d'alarme : le phénomène du blanchiment, disent-ils, est d'une importance dramatique; c'est typiquement l'une de ces affaires dans lesquelles des catastrophes se produisent sans que le moindre symptôme ne soit apparu.

Pour une société de type libérale-capitaliste comme la nôtre, soulignent-ils, les flux financiers constituent l'équivalent d'un système sanguin. Toute pollution, même légère, de ces flux peut provoquer l'équivalent d'un empoisonnement chez l'être humain. A fortiori, une entreprise aussi massive que le recyclage des narco-devises. Or, poursuivent-ils, tout ou presque nous échappe dans le domaine du recyclage, nous n'avons qu'une idée vague des volumes financiers en cause; nous n'apprenons les mécanismes en usage qu'avec un énorme retard. Bref : nous souffrons d'un déficit absolument tragique en matière de renseignement opérationnel.

Ces experts se réunissent désormais au sein du Groupe d'Action Financière Internationale, le GAFI, créé par le G7 au sommet de l'Arche, à Paris en juillet 1989. Ensemble, ils ont entrepris de fonder un socle de connaissances sérieuses sur ce sujet si méconnu. Et déjà, ils ont pu établir les points suivants :

- Au cours des années 80, une accumulation de programme de déréglementation, de dérégulation et de libéralisation, parfois lancés à la hâte, a fini par conduire système financier international au bord de l'anomie. Désormais, ce système présente un décalage dangereux entre l'énormité des enjeux d'une part et la minceur de ses mécanismes de contrôle, de l'autre. Cette circulation accélérée de l'argent brutalement libéré a d'abord irrigué plus largement l'économie mondiale, qui s'en est bien trouvée. Mais quand l'accélération est devenue incontrôlée, les flux d'argent sale ont pénétré la "bulle financière"<sup>5</sup> et celle-ci a gonflé jusqu'à éclater.
- Juste après celle des Etats-Unis, l'économie mafieuse globale occupe sans doute le second rang mondial en volume. Fondée sur la production, le commerce ou l'usage de biens prohibés, elle tente systématiquement de maximiser ses profits en contournant les règlements financiers ou économiques édictés par les Etats. Car de même que, dans la sphère du politique le parti totalitaire n'est pas un parti comme les autres, dans le registre économique, l'entreprise mafieuse est radicalement différente. Systématiquement, ses hommes de main intimident et découragent la concurrence; ses nervis effrayent et découragent les syndicats pour exploiter sans contrôle les salariés et écraser leurs salaires. Enfin, les réserves gigantesques de capital illégal dont elle dispose - narco-devises, produit du racket, de trafics divers, etc. - faussent dès le départ le jeu de la compétition économique. L'entreprise mafieuse ne connaît qu'un état satisfaisant, celui de monopole.
- Les capitaux gigantesques drainés par l'économie mafieuse globale ne trouvent à s'investir que dans les trois foyers développés du monde : Amérique du Nord, Asie prospère (Japon + "Quatre Dragons"); Europe occidentale; et pour arriver à leurs fins ces mafias n'hésiteront ni à corrompre, ni à intimider, ni à tuer. En effet, les mafias ne sont pas simplement des acteurs économiques d'un type un peu douteux. Et l'argent noir, celui du crime, n'a rien en réalité rien à voir avec l'argent sale, celui de l'évasion fiscale ou de la corruption. Même si tous deux circulent le plus souvent dans les mêmes "pipe-lines". Car les mafias

---

<sup>5</sup> "Par "bulle financière" il faut entendre le décalage croissant entre : 1° l'économie réelle, représentée par la masse des richesses, biens et services et 2° l'ensemble des moyens de paiement dont disposent les agents économiques, au sens large du terme, y compris, par conséquent, cette quasi-monnaie que représentent les actions en bourse ainsi que les obligations. Cette énorme création de monnaie s'est traduite par une accélération vertigineuse des cours de bourse à Tokyo, à New-York, en Europe et par une escalade sans précédent des prix de l'immobilier ainsi que des valeurs-refuges que sont devenus les objets d'art". "La planète balkanisée", op. cit.

se moquent éperdûment de la rationalité économique ou de la logique du système capitaliste; la "main invisible" leur inspire un souverain mépris.

Le choix qu'ils ont à opérer est le suivant : ou bien des milliards de dollars enterrés dans la jungle, inutilisables, moisissant lentement et que l'on doit régulièrement déterrer, passer au sèche-cheveux avant de les enfouir à nouveau; ou bien n'importe quel investissement, même grotesque, même insensé aux yeux du plus obtus des épargnants, pourvu qu'ils permette de réinjecter une partie de ces montagnes pourrissantes de billets verts dans l'économie légitime. Pour le financier ordinaire, le choix économique se fait en fonction de profits attendus; pour l'épargnant mafieux, une perte - immense, insupportable dans la logique économique classique - de 60%, par exemple, mais qui lui permettra de faire apparaître le solde au grand jour et au nom d'un de ses hommes de pailles, c'est encore 100% de profit.

• Plus grave encore : des institutions bancaires corrompues - voire criminelles - sont désormais infiltrées au sein de la communauté financière internationale; elles sont uniquement vouées au recyclage massif de l'argent noir<sup>6</sup>. Sont-elles toutes situées dans d'exotiques paradis fiscaux ? Non : la seule ville de Trapani, en Sicile occidentale - donc en Italie, donc dans la CEE - compte plus de 240 instituts financiers, banques, caisses de crédit mutuel, etc. dont l'immense majorité finance les entreprises mafieuses; trafic de stupéfiants en tête. "Depuis la fin du siècle dernier, la Sicile occidentale a vu se multiplier les petites caisses rurales et les coopératives contrôlées par les chefs de mafia. Il s'est formé graduellement un véritable circuit d'institutions associatives qui opèrent dans presque toutes les communes de Sicile occidentale selon des modalités qui ne sont rien d'autre que l'illustration de l'activité de médiation financière interne et externe à la communauté exercée par le pouvoir mafioso"<sup>7</sup> Plus directe, et toujours ironique, la presse italienne a surnommé Trapani "la petite Suisse sicilienne"... Et désormais, dans la région des Pouilles - dont la capitale, Bari, sert de base arrière à la Camorra et à la Ndrangheta - on dénombre à peu près 800 "sociétés financières" d'un genre analogue.

### **L'avenir : les banques-pirates ?**

Mais les sociétés financières mafieuses de Trapani ou de Bari ne sont encore que de modestes PME si on les compare à l'empire planétaire bâti en moins d'une décennie par celle qui fut la première de toutes les banques-pirates : la Bank of Credit and Commerce International, la BCCI.<sup>8</sup>

Depuis le milieu des années 80, il se disait à mots couverts que la BCCI, - institution financière N°1 du tiers-monde - était la banque favorite des narco-trafiquants, des dictateurs, des marchands de canons et des terroristes. Le scandale finit par éclater le 5 juillet 1991, quand la plupart de ses succursales sont mises sous séquestre pour fraude, blanchiment illicite et tentative de pénétration de systèmes bancaires légitimes, celui des Etats-Unis notamment. Résultat : 23 milliards de dollars d'actifs déclarés dans 73 pays, 3 retrouvés dans les caisses, 12,4 milliards de dollars perdus à tout jamais et des dizaines de milliers de dépositaires spoliés.

Et ce que les experts ont pu tirer des rares pièces de caisse, livres de comptes, références, archives informatiques etc. retrouvés dans des bureaux de la BCCI, constitue sans doute le cauchemar absolu pour un comptable ou un commissaire aux comptes.

Depuis l'origine en effet, la BCCI était conçue comme un empilage d'entités de nature juridique variées et déclarées dans toute une pléiade de pays. Ces entités étaient reliées les unes aux autres par un indéchiffrable entrelacs de holdings, filiales, succursales, de banques secrètes cachées au coeur de banques déclarées; le tout fonctionnant sans comptabilité exploitable, sur la base de simples relations personnelles.

<sup>6</sup> Reconnaissant le danger, les ministres de l'Intérieur et de la Justice des 12 se sont réunis à Bruxelles le 18 septembre 1992 pour renforcer leur coopération en matière de lutte contre les organisations mafieuses. Au cours de cette réunion, les ministres ont souligné leur "volonté de mettre à profit très rapidement les avantages qu'offre l'espace européen pour contrer les nouvelles formes de criminalité internationale en mettant en commun l'ensemble des moyens techniques et opérationnels adaptés à cette lutte".

<sup>7</sup> Commission antimafia du Sénat italien, Rome, VI<sup>e</sup> législature, cité par Pino Arlacchi, "Mafias et cics", op. cit.

<sup>8</sup> Lire James Ring Adams, Douglas Frantz "A full service bank" Pocket Books, New-York, 1992 et Peter Truell, Larry Gurwin "False Profits" Houghton-Mifflin, Boston, New-York, 1992.

Un seul exemple du dédale : celui des poupées russes baptisées ICIC. Dès la fondation de la banque, la présidence de la BCCI crée une "caisse de retraite des cadres et dirigeants" baptisée ICIC. Mais rapidement l'ICIC dissimule une banque dans la banque, sous une impénétrable forêt de logotypes : "International Credit and Investment Company Overseas", "International Credit and Investment Co.", "International Credit and Commerce (Overseas)", "ICIC Holdings of Grand Cayman", "ICIC Apex Holdings", "ICIC Overseas Cayman", "ICIC Foundation", "ICIC Staff benefit fund", "ICIC Business promotions", "ICIC Business and promotions", etc.

Cette toile d'araignée devait rendre la logique financière du système BCCI impénétrable à qui n'était pas du noyau dirigeant de la banque. Pour se soustraire à toutes les lois et règles usuelles de la profession bancaire internationale, comptabilité, archives, et audits avaient été fractionnés, saucissonnés. La BCCI avait, par exemple, deux pôles légaux, l'un à Luxembourg, l'autre à Cayman : ainsi était-elle absolument libre de tout contrôle gouvernemental, où que ce soit au monde et évitait-elle qu'une puissance régulatrice n'arrive à embrasser d'un coup la totalité de sa comptabilité. Ce système bipolaire lui permettait enfin de transférer à sa guise des capitaux de banque en banque pour dissimuler son état financier réel. Une telle jungle ne pouvait que favoriser les activités illégales de la BCCI elle-même. Par exemple le rachat douteux d'une banque en Colombie, le Banco Mercantil, mais surtout du premier établissement bancaire de la capitale américaine, la First American Bank Holding de Washington, ainsi que la National Bank of Georgia. La BCCI avait pensé à tout. Sa "Direction du Protocole", installée au Pakistan, était là pour faciliter toutes les opérations délicates : fourniture de prostituées, mineures de préférence, aux riches clients du Golfe; blanchiment, prises de contrôle clandestines, etc. Un système qui fonctionnait aussi au profit de clients spéciaux de la banque, recrutés chez les pires criminels de la planète.

En avril 1989, la BCCI de Miami finance l'achat par deux "hommes d'affaires" israéliens, Pinchas Sharar et Maurice Sarfati de 500 fusils d'assaut Galil, en théorie destinées à d'inexistantes "forces armées" de l'île d'Antigua, mais qui, via Yair Klein, sont en réalité livrées aux "sicarios" du Cartel de Medellin. La BCCI Miami prêtera au total plusieurs millions de dollars à Sarfati; mais ne pourra jamais fournir le détail des fonds fournis ou de leur usage, au motif que ses archives s'étaient "égarées"...

C'est également à la BCCI, mais à Londres cette fois, à la succursale de Sloan street, qu'Abou Nidal et Samir Nadjmeddin, le directeur financier des "sociétés d'import-export" du Fatah-Commandement Révolutionnaire, avaient ouvert certains des plus gros comptes du groupe terroriste. Cette seule succursale abritait 42 comptes bancaires détenus par des terroristes et des trafiquants d'armes...

En septembre 1991 enfin, une enquête menée aux Etats-Unis, en France, en Grande-Bretagne, en Suisse, au Luxembourg, en Uruguay aux Bahamas et à Panama s'achevait par l'émission de mandats d'arrêt visant six dirigeants de la BCCI - dont son président en exercice Saleh Naqvi - ainsi que Garardo Moncada, l'un des financiers du Cartel de Medellin. Chef d'inculpation : "blanchiment" de plus de trente millions de dollars du Cartel entre 1983 et 1989. Ces inculpations marquaient la fin d'une complexe opération d'infiltration et de surveillance conduite trois ans durant par les douanes américaines, appuyées par le FBI, la DEA, le fisc, etc.

Or on sait désormais - même si les banquiers sont discrets par nature - que la BCCI n'était pas unique en son genre et que d'autres établissements financiers corrompus existent. Selon des experts comme Y-M. Laulan, les opérations massives de blanchiment qu'ils ont conduites à la fin des années 80 ont même largement contribué au gonflement de la "bulle financière" et aggravé ainsi la crise économique.

On peut enfin se méfier du système financier classique et souhaiter recycler son argent en évitant les banques. Là aussi, l'époque héroïque des valises de billets de banque est bien finie. Récemment, des économistes de l'Université de Miami qui étudiaient des séries de documents de la douane américaine, sont tombés sur d'énormes factures où des bouteilles de Ketchup étaient facturées 4000 francs l'unité; des taies d'oreiller, 6000 francs... De proche en proche, ces vigilants professeurs ont découvert une énorme entreprise de manipulation des prix de marchandises parfaitement ordinaires, à l'occasion d'échanges commerciaux triangulaires Amérique latine-Etats-Unis-Europe. Pour des montants dépassant de loin une banale entreprise d'évasion de capitaux. Les pays de départ de cette originale opération de recyclage ? La Colombie et le Venezuela, bien sûr...

### **III - Europe : les points forts des Mafias du mezzogiorno**

#### ***Alliances internationales :***

dans le domaine du trafic international des stupéfiants, Cosa Nostra a établi des liens solides avec la "mafia turque", pour ce qui concerne l'héroïne; ainsi qu'avec un consortium de cartels colombiens, pour la cocaïne. Fin août 92, Ihsan Cerisoglou, 33 ans, un malfaiteur turc connu, a été arrêté à Milan, ville où il avait été condamné par contumace, peu auparavant, à 14 ans de prison pour trafic d'héroïne. Et un document confidentiel fourni par l'anti-mafia italienne aux autorités vénézuéliennes, pour obtenir l'extradition

des frères mafieux Cuntrera, établit avec certitude leurs liens avec deux "parrains" célèbres du Milieu turc, Yasar Avni Musullulu et Behcet Canturk. Ceux-ci fourniraient aux siciliens des armes de contrebande et de la morphine-base ultérieurement transformée en héroïne dans des "laboratoires" de la région de Palerme. Sur le "front" de la cocaïne, l'opération "Green Ice" menée par le FBI et huit autres polices d'Europe et d'Amérique centrale, a révélé à l'automne de 1992 l'association existant entre le cartel colombien de Cali et une coalition italienne réunissant les Corleonais de Cosa Nostra, le clan Alfieri de la Camorra et le clan Piromalli de la Ndrangheta. Leur objectif commun avant ce coup dur était de monopoliser d'ici la fin du siècle le marché de l'importation et de la vente en gros de la cocaïne en Europe.

### **Déploiement dans la CEE :**

Cosa Nostra et les autres mafias italiennes importantes, Camorra et Ndrangheta, ont déjà commencé à se déployer en Europe. En investissant de l'argent "recyclé" en France et en Suisse, bien sûr, mais aussi en s'implantant en Espagne et au Portugal.

Entre avril et août 1992, l' "opération Piton" permet d'arrêter 93 membres d'un important réseau de trafiquants de haschisch entre Vilamoura au Portugal, d'une part, et Séville, Puerto de Santa Maria, Sanlucar de Barrameda et Chipiona, dans le sud de l'Espagne, de l'autre. Parmi eux, Emilio Di Giovine, dirigeant important de la Ndrangheta, une dizaine de Gardes civils espagnols, dont un lieutenant, deux inspecteurs de la police nationale, le propriétaire des "Constructions navales du Guadalquivir", le directeur d'une succursale du "Banco Central" de la ville de Chipiona, province de Cadix, un propriétaire de serres agricoles, le patron d'une flottille de pêche, un industriel et un torero connu. En 8 ans, les trafiquants avaient introduit plus de 300 tonnes de cannabis marocain en Espagne, avant de l'acheminer vers le nord de l'Espagne, l'Italie et les Pays-Bas. La bande contrôlait 300 comptes en banque répartis entre l'Andalousie et l'enclave de Ceuta, au Maroc espagnol; un réseau qui lui permettait de recycler plusieurs millions de francs par an.

Mais c'est en Allemagne que les mafias italiennes s'implantent le plus systématiquement. Dans le sud de ce pays en effet, et notamment dans la très catholique Bavière, une forte émigration de napolitains, de calabrais et de siciliens, a permis la constitution de véritables "colonies", un peu comme dans les Etats-Unis du début du siècle, au sein desquelles un authentique "terreau mafieux" est en voie de constitution. Le processus est simple : "famille" criminelle constituant, sur place, des noyaux actifs; début du racket des cafés, restaurants et autres petits commerces et entreprises; "accumulation primitive du capital" par un embryon de famille mafieuse; premières tentatives de corruption de fonctionnaires et d'officiels locaux. On connaît la suite. Une situation d'autant plus préoccupante pour la direction "crime organisé" du BKA, la police criminelle fédérale allemande, que rien ne serait pire que de faire de chaque immigré italien, un mafioso et de chaque pizzeria, un repaire. Une telle ségrégation pousserait les communautés italiennes d'Allemagne au repli, les mettant ainsi définitivement sous la coupe des mafias.

Mais les premiers symptômes de l'implantation mafieuse sont là : l'enquête sur l'assassinat du juge Livatino du tribunal d'Agrigente, le 21 septembre 1990, le prouve. Son meurtrier, Gaetano Puzzaghero, 27 ans, résidant en Allemagne dans la région de Mannheim, fait un rapide aller-retour en compagnie d'un complice, tue le juge en Sicile et reprend le premier avion pour Francfort. Au-delà de ce cas flagrant d'utilisation de l'Allemagne comme base extérieure pour des attentats, le BKA a dénombré, pour l'année 1991, plus de 20 opérations criminelles en Bavière et dans le Bade-Wurtemberg, où l'implication mafieuse était manifeste. Fin novembre 1992, un épisode de la coopération policière italo-allemande baptisé "opération Licata", a permis l'arrestation de 14 membres de la "famille" du village de Barrafranca, proche de la ville d'Enna en Sicile. Spécialisé dans le trafic de matériel de guerre, le clan Raspa et ses affidés amassaient près de Cologne des cargaisons d'armes provenant de Grèce, de Turquie, de Yougoslavie et de Pologne, puis les réexpédiaient en Sicile. En avril 1993 enfin, Hans-Ludwig Zachert, directeur du BKA, a déclaré lors d'une interview qu'il y avait eu 450 cas de corruption dégageant un relent mafieux dans le pays en 1992. Une sur six de ces affaires impliquait un fonctionnaire; une sur vingt, un magistrat...

### **Doigté politique :**

La direction mafieuse sait en général quelles sont ses limites : elle ne frappe la classe politique et, au-delà, l'appareil d'Etat italien qu'à la suite de mûres réflexions et sur ses terres. Entre 1979 et 1982, l'instance suprême de Cosa Nostra fait abattre Piersanti Mattarella, président démocrate-chrétien de la région Sicile, lui-même fils d'un "homme d'honneur", Pio La Torre, secrétaire régional du PCI et Michele Reina, secrétaire provincial de la DC. Tous trois dans la région de Palerme. Tous les trois avaient, soit tenté de s'opposer au pouvoir mafieux, soit même ne l'avaient que trop mollement servi. Cosa Nostra frappe aussi les isolés. Comme le général Dalla Chiesa, "lâché" en 1982 par le gouvernement démo-

chrétien. Et le juge Falcone, assassiné alors qu'à Rome il n'y avait plus de Président de la république, plus de premier ministre, plus de gouvernement; que la Démocratie chrétienne n'avait plus de secrétaire général, qu'une "guerre" faisait rage entre police et carabinieri et que l'élection présidentielle, atteignant son 16ème tour de scrutin sans résultat, virait carrément à la farce.

### **Finances :**

Une capacité d'intervention aussi immense dans la société italienne est évidemment inconcevable sans une puissance financière colossale : l'anti-mafia italienne estime ainsi à 100 milliards de francs minimum le chiffre d'affaires annuel de Cosa Nostra; peut être même pas loin du double. Une fois "blanchies", de telles ressources ont fait des mafias des partenaires de plus en plus actifs de l'économie générale italienne, des apporteurs pratiquement banalisés de capitaux dans le monde des affaires. Prochaine étape pour les financiers de Cosa Nostra, Camorra, etc. : la prise de contrôle par leurs hommes de paille de banques et de compagnies d'assurance. Notamment en Italie du nord et dans la province Suisse du Tessin, que l'anti-Mafia italienne décrit en privé comme en voie de "Milanisation". Si cette phase d'intégration dans le monde capitaliste légitime est réussie, la nébuleuse mafieuse deviendra l'un des acteurs économiques majeurs du début du siècle prochain...

### **Renseignement :**

dans ce domaine vital, Cosa Nostra s'en tient aux techniques éprouvées. En octobre 1992, la découverte d'une base mafieuse proche de l'aéroport de Milan a révélé que le dirigeant du groupe disposait d'une "taupe" au ministère de la Défense. Et de niveau élevé, sans doute : des communications du gang ont été interceptées avec un téléphone cellulaire installé à bord d'une des voitures blindées du ministère...

### **Système de riposte diversifié :**

La mafia distingue clairement la "sanction" interne, de l'opération de guerre contre les institutions que représente en réalité un acte comme l'assassinat du juge Falcone. Menacée dans son essence, par exemple par la trahison d'un "repenti" de haut niveau, Cosa Nostra pratique la "vengeance transversale". Toute votre famille, tous vos amis accessibles sont éliminés. Ainsi, Tommaso Buscetta, le seul "capo" à avoir jusqu'ici collaboré avec la justice italienne, est-il désormais absolument seul au monde. Sa femme, ses trois fils, ses parents, ses frères, soeurs, cousins, neveux, oncles, tantes, beaux-frères, belles-soeurs et enfants de ceux-ci : tous tués. Egaleme nt éliminés, plusieurs de ses amis, certains de leurs enfants et proches; 36 personnes au total, abattues sur ordre de Cosa Nostra. Même extermination systématique de tout l'entourage du repenté Salvatore "Totuccio" Contorno : 46 meurtres. Pour éliminer les cadres supérieurs de l'appareil répressif italien, policiers et magistrats, qui menacent la mainmise qu'elle exerce sur son territoire, la Mafia use en revanche du terrorisme le plus sophistiqué. Et notamment de la voiture piégée; son premier essai en la matière date de 1963, 7 carabinieri tués.

Dimanche 19 juillet 1992, Paolo Borsellino, substitut du procureur au tribunal de Palerme, entouré de ses cinq gardes du corps, rend visite à sa mère, dans un quartier populaire de la ville. Sa voiture blindée est à peine rangée le long du trottoir qu'une Fiat 126 explose à proximité. 80 kilos de tritole, un explosif de type plastic. 50 véhicules détruits. Les vitrages soufflés dans un rayon d'un kilomètre. La rue éventrée sur 200 mètres. Les immeubles proches endommagés jusqu'au 11ème étage. Le juge et les cinq membres de son escorte - dont une jeune femme - déchi quetés. L'enquête permet de découvrir que l'équipe mafieuse chargée de l'attentat avait placé la soeur du juge sur écoute téléphonique et intercepté, le matin même du carnage, une conversation où celui-ci annonçait son intention d'aller voir leur mère en fin d'après-midi.

Vincenzo Scaratino, 27 ans, "soldat" de la famille mafieuse du quartier populaire palermitain de La Kalsa, avait, depuis quelques jours déjà, bourré la Fiat 126 rouge d'explosifs. Il ne restait plus qu'à la garer devant l'immeuble de madame Borsellino mère. Trois heures avant l'arrivée annoncée du juge, pour ne pas attirer les soupçons. Et à commander la détonation à distance, le moment venu.

Un tel système est-il mis à mal par l'arrestation de son chef suprême ? Non, bien sûr. Et d'abord, est-ce bien lui, Toto Riina, 62 ans, le "capo di tutti capi", le maître de la "coupole" ? "Toto" ne comprend rien à tout cela. Il n'est qu'un malheureux valet de ferme illettré dont le plus gros salaire n'a jamais atteint 6000 francs. La Mafia ? Il en a vaguement entendu parler à la télé. La constitution d'un empire de la drogue milliardaire en dollars ? Il hausse les épaules. Sa mise en cause dans plus de 150 meurtres ? Ses précédentes condamnations à perpétuité par contumace ? Une cabale, vous dis-je. Sa seule explication : "je suis devenu le paratonnerre de l'Italie". En réalité, tout le démontre, c'est bien Toto Riina le chef. Mais

de quelle Cosa Nostra ? La "mafia industrielle" des années 70-80 ayant elle-même succédé à la "Mafia agricole" des années 50-60 ?

Et les clans qui reconnaissent son autorité sont-ils encore la "mafia gagnante", comme au tournant de la décennie 70-80 ou bien une "mafia perdante" face à de nouvelles coalitions sur lesquelles personne - et surtout pas la police et la justice italienne - ne sait grand-chose aujourd'hui ? Et cette multiplication de "repentis" violant l'omerta, est-ce le signe d'une dégénérescence fatale, ou la réaction d'affolement d'un vieux monde mafieux recherchant une ultime vengeance avant sa fatale disparition ? Méfiance : dans le passé, on nous a souvent présenté de banals changements de peau comme des convulsions d'agonie. En 1965, la répression décapite Cosa Nostra : les dix principaux "capi" sont interpellés; quatre autres font l'objet d'un mandat d'arrêt international. La presse exulte : la mafia agonise ! La preuve est là : tous les inculpés sont des hommes murs; cinq d'entre eux, des septuagénaires. Le sociologue De Masi confirme : "La mafia est à son stade ultime dans les provinces de Palerme, Caltanissetta, Agrigente et Trapani". Quatre ans plus tard, dopée par les milliards de l'héroïne, Cosa Nostra est la puissance économique majeure du sud de l'Italie; dix ans encore et elle sera devenue une force criminelle de dimension mondiale.

Durant la majeure partie des années 80, on a également cru de l'autre côté de l'Atlantique à la décomposition, à la disparition même des familles mafieuses de la côte Est. Mais ce qui disparaissait en réalité, c'était la mafia visible; la mafia "officielle", pour ainsi dire. Celle des immigrants italiens légaux, ou de leurs fils de la 2ème génération. Ceux-là s'étaient embourgeoisés, ils avaient perdu les réflexes; ils parlaient trop au téléphone. Oui, la mafia qui avait des papiers d'identité, des cartes de sécurité sociale, des feuilles d'impôt et des domiciles fixes était bien en train de dépérir. Mais un jour, on s'est aperçu qu'une nouvelle mafia était apparue; formée de clandestins droit venus de Sicile ou de Calabre. Ces "soldats" là, le FBI les connaît mal. Combien sont-ils ? Où sont-ils implantés ? Quelles "familles" représentent-ils ? Les écoutes n'ont rien donné : ils n'approchent jamais un téléphone. Les italo-américains, même les mafiosi qui les ont baptisés "zips" ou "siggies", en ont une peur bleue. Les indices sont muets; ou morts; les plus audacieux ont murmuré quelques surnoms, voilà tout. Et en mars 1993, la lutte pour le pouvoir mafieux a repris à Philadelphie; elle oppose la "famille" de Nicodemo "Little Nick" Scarfo à celle de John Stanfa, un boss de la nouvelle génération à la main lourde. Joseph Ciancaglini junior, 36 ans, fils de "Chickie" Ciancaglini et "sous-capo" de la famille Scarfo en sait quelque chose : il est dans le coma avec trois balles dans la tête. Et la mafia ? agonise-t-elle ? Non. Cosa Nostra n'agonise pas par décret; ou parce que les médias l'annoncent. Pour un "homme d'honneur", la mort fait partie du jeu. Son modèle n'est pas l'écrivain, mais le boxeur. Cosa Nostra prend des coups; elle en donne. A Philadelphie comme à Palerme, la vie continue. • **Juillet 1993.**